

Gérard Bouchard, François Désalliers, Reine-Aimée Côté

Hugues Corriveau

Number 136, Winter 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62299ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2009). Review of [Gérard Bouchard, François Désalliers, Reine-Aimée Côté]. *Lettres québécoises*, (136), 22–23.

★ 1/2

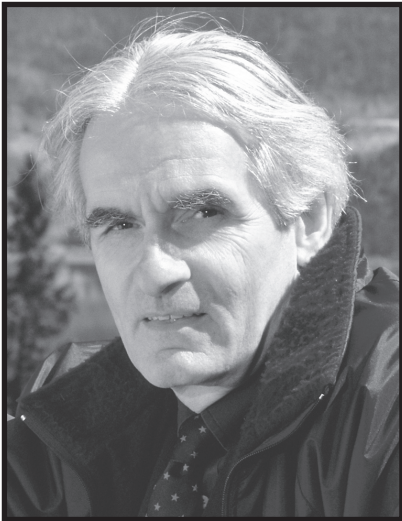
Gérard Bouchard, *Uashat*, Montréal, Boréal, 2009, 328 p., 25,95 \$.

Chez les Montagnais

Journal souvent vide.

J e n'ai pas pu vraiment adhérer au dernier roman *Uashat* du sociologue Gérard Bouchard, et ce, pour de multiples raisons. La première étant sans contredit le style que l'auteur prête à son narrateur. Il nous demande de le suivre lors d'un stage que lui a proposé son professeur de sociologie de l'Université Laval parmi les Indiens qui vivent tout près de Sept-Îles. Même dans les années 50, je ne peux imaginer qu'un universitaire ait une manière d'écrire

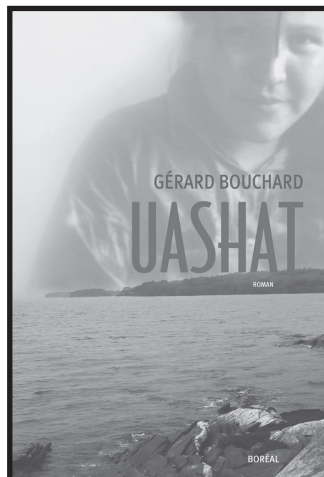
aussi primaire, se livre à des réflexions aussi infantiles, s'attarde à des surprises aussi niaises que celles qu'il nous impose. De plus, le ton hésite constamment entre le rapport sociologique et le journal intime (qui parfois aurait mieux fait de le rester). Sans compter que Florent Moisan, un rouquin asthmatique et timide, ne nous épargne rien, surtout pas de nous rapporter toutes les fois où il va se coucher, où il essaie de lire, où il mange, où il marche, où il va ajouter quelque élément à son enquête. Bref, la linéarité chronologique pèse ici de tout son poids et les éléments retenus par le narrateur se révèlent souvent d'une rare insignifiance.



GÉRARD BOUCHARD

UN ÉTONNEMENT APPUYÉ

Puis-je dire également que beaucoup d'anecdotes rapportées dans le journal de Florent ne servent ni l'histoire ni à éclairer vraiment l'Histoire. Ainsi, je ne peux m'imaginer qu'en 1954 on ne savait pas qu'il est très difficile de survivre en forêt en hiver, que les Indiennes devaient accoucher de façon précaire durant les longues transhumances, que la nourriture se faisait parfois rare. Or, l'auteur nous présente cela comme des découvertes absolument stupéfiantes comme si les récits de la colonisation et ceux des missionnaires n'existaient pas. Le fait que le jeune Moisan ait vingt ans n'excuse en



rien cette naïveté primaire, cette manière de présenter la vie quotidienne difficile des Montagnais sous la loupe d'un ignorant.

LA RECTITUDE DE LA PENSÉE

Il y a aussi une thèse sous-jacente à ce roman, à savoir faire prendre conscience aux Blancs de leur culpabilité face au délitement d'une grande nation. Le journal propose aussi un parallèle entre la situation des Canadiens français de l'époque et celle des autochtones. C'est gros, car toute misère peut, par certains côtés, ressembler à une autre, mais une situation dramatique pour un peuple n'est pas toujours assimilable à celle d'un autre. Bref, lourdement écrit, ce récit s'enlise dans la démonstration et ne réussit jamais à vraiment créer la vie qu'il prétend dépeindre.

★

François Désalliers, *Les géants anonymes*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2009, 264 p., 22,95 \$.

Terne vie de banlieue

Autour de deux crises.

M auvais roman aussi que celui de François Désalliers qui met en scène deux hommes fadasses, pathétiques d'insignifiance et empêtrés dans les tergiversations. L'un, écrivain en panne d'inspiration et ancien vendeur d'assurances; l'autre, un divorcé rancunier, vindicatif, et alcoolique, perdant récalcitrant et troublé mentalement. Il suffit d'un seul week-end à l'auteur pour nous raconter comment, d'une part, le premier va tromper sa femme avec une fumeuse (quelle infamie!) et, d'autre part, comment l'autre va chercher une carabine pour tuer les corneilles, mais va tuer bien autre chose, on le devine.



FRANÇOIS DÉSALLIERS

CAROLE, MON AMOUR

Après une beuverie mémorable, notre écrivain va rencontrer une voisine, mère célibataire d'une petite fille adorable. Elle est pauvre. Elle ne peut pas vraiment se laver les cheveux faute de shampoing. Notre Roméo va lui en apporter un flacon en pleine nuit, la doucher, lui faire l'amour, et l'avoir dans la peau, comme on dit. Remords et grincements de dents, questions à n'en plus finir qui tournent autour de « je quitte ma femme pour l'autre qui travaille dans un resto, ou je reste avec elle et mes trois adorables ados ». Pas neuf, neuf, le propos.

SANS PROFONDEUR

Quant au divorcé atrabilaire, il ne sait pas qu'il faut un permis pour acheter une carabine. Se souvient qu'il y en a une dans le chalet de son grand-père. Il s'y rend, achète une ou deux caisses de bières et se sent obligé de les boire pour s'amuser

à les faire éclater au tir. Il se dit comme cela que ce serait amusant d'aller chercher ses deux petits enfants pour leur apprendre à tirer. Il va chez son ex, et le pire arrive comme il se doit. Mais il a connu aussi la Carole qui manquait de shampoing. Elle a une petite fille adorable, on s'en souvient. Il décide, puisqu'il a tué sa progéniture, d'aller chercher l'enfant qui remplacera bien un peu ceux qu'il vient de perdre. Il pourrait lui apprendre à tirer de la carabine. Il se présente chez Carole en pleine nuit. Une grosse voisine aimable, Gemma, le voit, avec sa carabine bien sûr, et lui plante une paire de ciseaux dans le dos (ciseaux qui appartiennent en fait à la femme de l'écrivain qui se trouve à être au lit, au même moment, avec notre Carole) et crie, assénant le coup : « — *Suzy! Lève-toi! Sauve-toi! C'est Hadès! Le dieu des Enfers! Il veut t'enlever sur son chariot d'or!* » (p. 250) La vraisemblance prend ici un coup de froid. S'attarder à la propriétaire de la paire de ciseaux n'ayant pas grand intérêt, nous passerons outre. Or, notre écrivain va défendre Carole, recevoir une balle en pleine main (symbole, symbole!...) et le meurtrier de se tirer une balle dans la tête avant de mourir des souffrances que lui cause la paire de ciseaux (on me suit?) dans le dos. Fin du roman. Le gros alcoolique est mort, l'écrivain est seul, abandonné par sa femme et sa Carole. C'est bien triste. Ah oui! Le gros a jeté la Gemma dans l'escalier qui est morte le cou cassé, ce qui a fait beaucoup de peine à la petite fille adorable!



pleine campagne et, bucoliques, ils poétisent leur vie. Quand il faut ramasser du bois, pourquoi le décrire simplement quand on a en réserve des trésors de beauté :

Louis nettoie le sous-bois pour que chaque petite branche susceptible d'alimenter un feu se retrouve avec ses sœurs et surtout qu'on ne soit pas aux prises avec la tristesse de ceux qui cherchent désespérément de quoi se réchauffer. (p. 17)

On peut pleurer, c'est consternant jusqu'à l'os. Tout sera prétexte pour se gratter le bobo, déchirée qu'elle sera entre sa vie sur scène et les scènes champêtres qui l'empêchent dans la dissolution la plus clichée. Or, Morel, son metteur en scène, qui semble avoir été le seul dans toute sa carrière, revient, lui propose un rôle, un retour. *Deus ex machina*, tempête dans l'âme écorchée de l'amoureuse paumée.

ET ÇA RATIOCINE À TOUS LES VENTS

Question creuse s'il en est une, voici que Lisa s'interroge : « Comment fait le silence pour oublier et même se départir du malin ? » (p. 33) Ah ! Mais là ! Y a de quoi se gratter le coco ! Comme si cela ne suffisait pas, voilà que notre narratrice, qui a quarante ans, devient enceinte de jumelles. Le retour à la carrière devient plus problématique. Mais l'auteure a une si haute idée du rôle de mère qu'elle beurre un peu épais :

La maternité serait un don en suspension. Accrochée en vol de lumière, funambule du manque. Je fabrique des souliers de ballerine et des costumes ailés à ce qui n'existe pas encore. Est-ce que cette attente serait une élégie ? Une longue plainte du silence ? Une rupture avec le vide ? Mon ventre est un pont entre mon ancienne vie et le grand bouleversement, une prise de chasseuse qui consent à tous les pièges, à tous les remous. (p. 43)

Bien sûr, elle va choisir son rôle de maman. Comment s'en surprendre ? C'est aussi parfois mal écrit. Comme je le disais, elle aura des jumelles, et elle se demande : « Comment nous avons fait pour fabriquer cette multiplicité [?] » (p. 51) ; et déclare : « Je couve une pluralité » ! (p. 52)

LA NARRATRICE ÉCRIT

Or, la narratrice, pour pallier le manque de sensations scéniques, s'adonne à l'écriture. Elle explique ainsi sobrement son travail :

Devant la fenêtre de la salle à manger, j'écris une page moirée qui parle de personnages aux ailes d'embruns. Je les laisse incuber jusqu'à leur propre finitude. Incrédule et détachée, je recouds des points de croix. Une sorte de potion filtrée [sic, sans doute faut-il entendre ici plutôt le philtre magique... mais bon...]. (p. 78)

Des frissons me traversent la nuque. Or, il y a pire. Est-ce possible ? Si ! Car Rose-Aimée Côté va nous donner des extraits de la dernière pièce de théâtre du Morel, chef-d'œuvre absolu, triomphe de première. On y voit un père incestueux sur le point de mourir qui demande à sa fille victime de venir le rencontrer afin de lui pardonner. Le sujet est déjà mauvais, mais les scènes qu'on doit subir sont effroyables :

Ne m'appelle plus ta fille. Je ne l'ai jamais été. Ta femme, ta putain, tout ce que tu veux, mais pas ta fille. On ne fait pas ces choses à un enfant pour assouvir sa soif de sexe ! Une soif à tout prix. Une soif de quelque chose de puant, de tacher de boue, d'alcool, de jeune sang. (p. 104)

Cessons le massacre. Rarement ai-je lu quelque chose de plus amphigourique, de plus désincarné. Ce roman prétexte à faire passer un message sur la mère heureuse à la maison, avec les oiseaux qui gazouillent, est parfaitement imbuvable. ■

Reine-Aimée Côté, *L'échappée des dieux*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Fictions », 2009, 144 p., 19,95 \$.

Boursouflure stylistique

Ou l'art de tuer un roman dans la poutine.

J'avais, ici même, louangé le premier roman de Reine-Aimée Côté, *Les bruits*, qui avait remporté le prix Robert-Cliche 2004, et j'avais écrit qu'elle était sur la voie de l'écriture. Hélas ! J'avais tort, puisque c'est justement l'écriture qui tue implacablement ce mauvais roman à thèse. Tout le discours, tous les prétextes narratifs veulent ici prouver une seule chose, à savoir « qu'un métier ne remplace pas une famille » (p. 100).

ET QUE JE TE FAIS DES BÉBÉS

Lisa fut actrice. Elle a abandonné sa carrière (ou la carrière l'a abandonnée, ce n'est pas très clair). Elle rencontre un homme des bois, Louis. Ils s'exilent près d'un lac, en

